

Titres de Jean-Paul COLIN :

- Errances**, Éditions Gunten, septembre 2016  
**La sagesse animalière d'Émile**, Les Belles-Lettres, oct. 2016  
**L'Herbier**, Éditions Gunten, mai 2016  
**29 910 Caractères** Éditions du Sekoya, octobre 2015.  
**Nouveau dictionnaire des difficultés du français** (rééd.), avril 2014.  
**Le Dictionnaire des véhicules terrestres – De la chaise à porteurs au TGV**, Éd. FAVRE, janvier-mars 2013.  
**Dictionnaire des gros et des petits sous**, Préface de Pascal Lamy, Lausanne septembre 2010.  
**Des Mots... à l'œuvre**, Préface d'Alain Rey, LAMBERT-LUCAS, septembre 2009.  
**Argot et poésie – Essais sur la déviance lexicale**, PUF-C, mai 2007.  
**Quand la raison n'a plus raison** (Les mots de la bêtise à la folie), LAMBERT-LUCAS, 2006.  
**Expressions familières de Franche-Comté**, C. BONNETON, 2001.  
**Trésors des mots exotiques**, BELIN, 1986.

Traductions de l'allemand

- Un Allemand malgré tout - Ma traversée du siècle**,  
de Rudolf Schottländer, CHAMPION, 2003.  
**Un Étrange amour - Etre Juif en RDA**,  
de Vincent von Wroblewsky, CHAMPION, novembre 2005.  
**Un inconnu, récit de Christoph Meckel**,  
Éd. Le Temps qu'il fait, novembre 2007.  
**Journal de guerre d'un juge militaire allemand (1944-45)**  
de Werner Otto Müller-Hill, MICHALON, mars 2011.

En collaboration

- Le Grand Livre de la langue française** (Dir. M.Yaguello), SEUIL, 2003.  
**Encyclopédie Franche-Comté**, BONNETON, 2002.  
**Dictionnaire de l'argot**, LAROUSSE, 1990 ;  
rééd. revue et enrichie, octobre 1999 ; 3e éd. oct. 2006 ; 4° éd. 2010  
**Trésors des parlers comtois**, préface de Bernard Clavel  
CÊTRE, 1992, 3° éd., 2003 ; 4° éd. 2009.

VICTOR-EUGENE MAGDELAINÉ

# FRED

“Un instituteur laïque sous la Troisième République”

GUNTEN

Couverture : ©Depositphotos Inc./V\_Nikitenko  
Scènes libres d'école sur la gravure d'auteur non identifié d'après une photo de  
W. Schuetze, publié le calendrier de Gazebo, Allemagne, 1891  
Droit licence : № 104474274

© **GUNTEN**, 2017  
<http://www.editionsgunten.com>  
ISBN : 978-2-36682-149-9

## Avant-propos

Cher grand-oncle Victor-Eugène,

Je suis bien heureux, au bout d'un long siècle d'oubli, de pouvoir sinon vous ressusciter, tout au moins ramener à l'existence éditoriale Fred, un roman signé de vous, et publié vers 1910 par la maison Paul Ollendorf, éditrice entre autres de Romain Rolland, disparue ainsi que bien d'autres de la même époque.

Votre héros éponyme est un instituteur jurassien possédant beaucoup de traits qui sans doute furent les vôtres : de nombreux indices textuels, des allusions, des noms de lieux à peine déguisés, me laissent penser que ce Fred tient beaucoup de vous. Vous racontez ce personnage passionné, indépendant, à l'éloquence facile et au caractère bien trempé, avec tant de verve et de sympathie qu'il ne me semble pas exagéré de dire qu'il est un autre vous-même, pourvu de grandes qualités humaines et des défauts qui vont avec, si l'on peut appeler défauts la passion de s'instruire et d'instruire les autres, une profonde volonté d'indépendance et de justice, une sensibilité à fleur

de peau, une passion de l'équité qui l'emporte sur l'égoïsme et la prudence carriériste !

Fred se déroule dans le Jura, et notamment à Lons-le-Saulnier, chef-lieu départemental doté d'une École normale d'Instituteurs, d'un lycée Rouget de l'Isle, d'un Parc des Bains, d'un Kiosque à musique et d'un Casino qui en font une grande ville de province, où les aventures, les ambitions et les passions se donnent libre cours, dans une Troisième République naissante, pourvue de tous les attributs régionaux du Pouvoir.

Le personnage principal de votre roman, Fred, est un « bâtard », comme on disait alors, et cela le désespère. Sa mère est ce qu'on appelait une « fille mère », abusée par un beau garçon qui n'assumait pas les conséquences de ses actes. Le lecteur n'a donc nullement affaire à un roman « à l'eau de rose », même s'il « finit bien » en ce qui concerne Yvonne et Fred : au contraire, l'intrigue du livre, ce récit d'un amour contrarié, puis victorieux, se déroule d'une façon assez étonnamment moderne, en décrivant finement les clivages et partis pris sociaux, psychologiques et politiques qui dessinent la trame d'une société plutôt close sur elle-même, comme chez Balzac ou Zola.

Nous sommes dans les années qui suivent la loi de 1905 sur la laïcité, et cette question tient une grande place dans l'histoire de Fred, qui dénonce inlassablement l'aspect militaire et religieux qu'a conservé l'école du peuple jusque dans les premières années du XXe siècle. La description de l'École républicaine à divers niveaux : École normale, écoles publiques de la ville et de la campagne, est très réaliste, et s'attaque aux structures rigides et

étouffantes qui ont hérité bien des traits des pensionnats religieux de naguère. Fred et quelques-uns de ses camarades, notamment Latruffe, se battent de toutes leurs forces juvéniles contre le pouvoir souvent oppressant des petits et grands directeurs d'écoles, des inspecteurs académiques qui gèrent l'enseignement public comme des adjudants à l'égard des simples soldats, au grand mécontentement de quelques studieux élèves qui préparent Normale. La bataille est sévère entre les jeunes assoiffés de savoir et de justice, et les responsables installés dans une gestion autoritaire et bornée. On comprend à la lecture de Fred les difficultés et la lenteur avec lesquelles la relève intellectuelle, à partir de 1900, a dû batailler pour se faire reconnaître et trouver sa vraie et juste place.

Mais, cher grand oncle, ces grands problèmes ne vous ont nullement empêché, bien au contraire, de faire des portraits attachants, émouvants, souvent pittoresques et parfois satiriques, des acteurs de cette grande épopée du Savoir, qu'il s'agisse des élèves ou des maîtres, sans oublier le très savoureux prof d'histoire, Homère Michel (l'humour peut être aussi jurassien !) ou l'indispensable traître Ragot (dont le nom est peut-être un souvenir du Ragotin, personnage très fâcheux du Roman comique de Scarron). Ils ont tous leurs faiblesses, et Fred, à force de ruer dans les brancards, finit par commettre des actes violents ou provocateurs qui le font révoquer de son premier poste, pour mauvaise conduite scandaleuse aux yeux d'une société puritaine. Il est si affecté par le grand désordre social camouflé sous des airs de vertu qu'il se comporte de façon provocante et peu admissible par ses supérieurs, en allant jusqu'à fréquenter une fille « de

mauvaise vie», comme on disait alors, la cynique Mireille. Heureusement que ses amis lui ouvrent les yeux et le ramènent à la raison amoureuse, qui s'appelle Yvonne!...

En contrepoint, quelques escapades champêtres, notamment à bicyclette, dans des lieux sauvages ou villageois, apportent un peu d'air frais dans ce roman, à la fois riche, cohérent et varié dans ses personnages et ses épisodes. Mais peu à peu, Fred se lasse de ces vains combats, et se prend à écrire, sent naître en lui une vocation littéraire. Il publie des poèmes dans des revues, rêve de connaître le succès, et même monte à Paris, quelque temps, pour se faire connaître dans les milieux bohèmes de la capitale, comme vous le fîtes vous-même, cher Victor, en vous installant à Asnières, après avoir, en 1901, épousé Augustine Pagneux... ! Le champ d'action de Fred au cœur de ce livre est donc vaste, on le voit, et toutes ces péripéties en font une œuvre très attachante et distrayante.

Né à Chamblay, dans le Jura, en 1876, vous fûtes contemporain de Louis Pergaud, votre cadet de six ans, qui était pensionnaire de l'École normale d'Instituteurs de Besançon comme vous l'étiez un peu plus tôt à Lons-le-Saulnier, et vous êtes tous deux morts la même année, en 1915. Vous n'avez pas eu le temps d'écrire beaucoup, et deux de vos titres, annoncés dans l'édition de Fred : *La Pieuvre* et *Histoire de gosses*, n'ont, semble-t-il, jamais paru. Sans doute, cher grand-oncle, êtes-vous mort de tuberculose, comme votre fils Jean Magdelaine, brillant intellectuel né en 1903 et décédé en 1928, et qui était le cousin germain de mon père Roger, né en 1905...

Je suis donc heureux de pouvoir aujourd'hui renouer un fil familial et parental depuis longtemps brisé, et recommande vivement à mes compatriotes jurassiens et franc-comtois et au-delà de se plonger sans hésitation dans cette œuvre méconnue, qui aurait mérité une destinée plus glorieuse !

Jean-Paul Colin



## Prologue

M. Minguet possédait une scierie à Lhérisson, village de Franche-Comté. Sa propriété joignait celle de Mme Gallois, qui habitait avec son fils Frédéric – on disait généralement Fred – une maison sans étage, couverte en pierres, comme cela se fait sur les Hauts-Plateaux du Jura.

Avec Yvonne, fille unique de M. Minguet, Fred jouait parmi les sapins qui, après avoir chanté dans le vent leur lugubre et mystérieuse chanson, attendaient que la scie arrachât une dernière plainte à leur bois séculaire.

Mais Yvonne, à douze ans, partit au collège et les deux amis s'oublièrent presque aussi vite que s'ils eussent déjà été de grandes personnes. Quand ils se revirent, aux vacances, Mademoiselle affecta des manières et un langage qui n'étaient plus en harmonie avec la simplicité rustique de Fred.

Ce dernier, à son tour, quitta l'école de Lhérisson pour suivre des cours supérieurs à Mauchamps. Chaque jour, il faisait en chemin de fer le voyage entre ces deux localités. Trois années se passèrent ainsi, pendant lesquelles il ne vit que rarement Yvonne. C'est alors que Mme Minguet, souffrante, rappela sa fille.

Fred, un jeudi, la rencontra. Son premier sentiment fut la joie ; le deuxième, l'orgueil de paraître indifférent. Mais, quand il fut à sa hauteur, il balbutia :

– Bonjour, Yvonne.

– Bonjour, Fred.

Ils hésitèrent pour s'arrêter et se tendre la main ; puis ils se demandèrent de leurs nouvelles, ne sachant s'ils devaient se dire vous ou tu ; enfin, la conversation s'anima ; elle devint cordiale quand ils évoquèrent les souvenirs de leur première jeunesse.

– Je t'aimais beaucoup ! avoua Fred.

Il y eut un silence. Yvonne dit :

– Est-il vrai que tu te présentes à l'école normale ?

– Oui, dans un mois.

– Ta mère va se trouver bien seule ?

Elle lui souhaite bonne chance ; et ils se quittèrent.

Les jours d'après Fred réapparut dans les chantiers. Le père Grégoire, qui faisait office, chez M. Minguet, de concierge, de jardinier et de cocher, lui dit, en souriant d'un air entendu :

– Qu'est-ce donc qui te ramène par là ?

Puis, se tournant vers le pavillon du maître :

– Il me semble qu'on nous regarde ?

Fred rougit. Il avait, derrière une fenêtre, reconnu le visage d'Yvonne.

## Première partie

## Chapitre I

Ils étaient là, de trente-cinq à quarante, dans une salle étroite et longue, aux murs peints en vert et qui, malgré la lumière qu'elle recevait en abondance, avait un aspect sévère et triste. Ils étaient là, de trente-cinq à quarante jeunes gens, qui aspiraient à l'École normale.

Courbés sur de vieux pupitres en chêne que le temps et l'usage avaient mordorés, on ne voyait que leurs dos et le dessus de leurs têtes : têtes aux chevelures de nuances variées ; dos puissants ou malingres. Et dans le silence on entendait le crissement des plumes, le frottement des semelles ferrées sur le parquet, des toux nerveuses, des soupirs de contentement ou de désespoir. Ils commentaient la parole de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur ». Ils écrivaient, biffaient, ajoutaient, et les phrases se suivaient, boiteuses, incohérentes, insignifiantes, énigmatiques ; mais ce débordement de phrases, cette multitude de mots allaient, couraient vers l'horizon brumeux et lointain où était écrit : « Les grandes pensées viennent du cœur ».

Assis au bureau, M. Rachel, professeur surveillant, lisait. Tandis que sa main gauche tournait les feuilles, sa dextre tortillait une barbe noire correctement taillée. Fred

avait remarqué qu'il portait une bague où rutilait un diamant, et que deux minuscules boutons en or se détachaient sur la blancheur immaculée de son plastron de chemise. Mais son admiration déjà fort excitée n'eut plus de bornes lorsque, M. Rachel circulant dans la salle, il constata qu'il laissait après lui des effluves discrets d'héliotrope. Cependant les aiguilles de la pendule tournaient ; midi allait bientôt sonner. Pendant quatre heures, les candidats avaient successivement raisonné leurs problèmes, écrit une dictée, composé une dissertation ; mais bien qu'inhabitués à d'aussi longs efforts, la matinée leur avait paru courte. Ils jetaient un dernier coup d'œil sur leurs copies, corrigeaient une faute, mettaient une virgule, rectifiaient une lettre ; tous ces gestes accusaient la fatigue et l'énervement.

— Encore cinq minutes, messieurs ! annonça M. Rachel.

Certains candidats tressaillirent.

— Déjà ? dirent-ils en consultant l'horloge.

Et ils se remirent à l'ouvrage, les doigts crispés sur les crânes, comme pour en faire jaillir une dernière étincelle. Malheureux qui, rivés au banc et à la tâche, voulaient ajouter encore un mot, encore un souvenir, encore une idée. Mais c'était en vain : ils ne se rappelaient plus, ils ne pensaient plus.

— Encore deux minutes !

Et l'élégant professeur leur donnait ainsi le coup de grâce.

Les autres concurrents ramassaient leurs papiers, leurs crayons, leurs gommes, leurs plumes, leurs règles, leurs beaux encriers à fermoir automatique ; ils enfouissaient tout cela dans les poches du paletot, du gilet, du pantalon,

dans toutes les poches. Et sous le regard d'envie de leurs camarades, ils allaient déposer, dans un coin du bureau, leurs compositions.

Dans le même instant, de nouveaux personnages envahissaient la salle, rapidement et sans bruit ; leurs habits étaient noirs, et leurs visages austères. Ils se coulaient partout, s'abordaient avec cérémonie, se parlaient à voix basse, glissaient dans les allées en relevant les basques de leurs redingotes : c'étaient des gens d'école et de bouquins ; c'étaient MM. Les Examineurs.

Les retardataires, au milieu de ces allées et venues, devenaient ahuris, incapables même de se relire, ne voyant plus sur le papier que du blanc et du noir.

Malgré tout, ils restaient en place, réclamant une, puis deux, puis trois minutes supplémentaires. Par charité on les leur accordait. À la fin, le professeur déclara tout net que l'heure était passée ; comme nul ne bougeait, il prit les devoirs des mains des élèves qu'il poussa vers la porte, poliment, mais impitoyablement.

Dans la cour, des groupes s'étaient formés : groupes remuants, bavards, groupes inquiets. Fred était très entouré. On lui demandait le résultat de ses problèmes, ou l'accord de tel participe. Il était écouté comme un oracle et dispensait autour de lui la joie et la consternation. Quand il fut libre, il avisa un camarade échoué sur un banc de pierre ; il s'en approcha et l'entendit murmurer :

– Non, je ne peux pas être reçu !

– Et pourquoi ? demanda Fred.

– Ma deuxième question de calcul est fautive, et je n'ai écrit que deux pages de rédaction.

– Qu'importe, si elles sont bien !

– Tu crois que cela peut suffire?... Mon voisin en a fait le double!...

Sa tête retomba lourdement entre ses mains, et le battement précipité de ses paupières n’empêcha point ses larmes de couler.

– Que va dire mon père?... Et M. Lannoy?

– Allons, du courage!

– Tu ne sais donc pas que je me présente pour la troisième et dernière fois!...

– Que fait ton père?

– Il est douanier, à Mortal.

– Et ce M. Lannoy, dont tu parles, qui est-ce?

– Mon instituteur!... Si j’échoue, ce ne sera point de sa faute!...

– Mais toi, comment t’appelles-tu?

– Latruffe.

La cloche, alors sonna le rassemblement. M. Rachel annonça que la liste des admissibles serait connue à deux heures précises. Et chacun s’en fut déjeuner.

L’École normale donnait sur une rue ordinairement sale. Devant la façade se trouvait une cour d’honneur exigüe, réduite encore par une corbeille de forme ovoïde, plantée de géraniums, et aux centres de laquelle s’élevaient deux chétifs saules pleureurs. De chaque côté de la porte cochère il y avait une autre porte plus petite. Mais, par une de ces destinées dont les causes nous échappent, jamais on n’ouvrait celle de droite; elle était abandonnée aux morsures de la rouille; son panneau était crotté par toutes les boues de tous les mauvais temps: elle était la porte qu’on délaisse. Tandis que l’autre tournait à chaque minute de la journée. Des mains nombreuses la cares-

saient : mains puissantes d'ouvriers, mains gantées de professeurs, mains énergiques de jeunes hommes, mains veloutées de femmes ; elle vibrait à tous ces contacts ; elle était la porte qu'on ouvre...

Longtemps avant l'heure fixée, les candidats avec leurs parents, maîtres ou amis, se retrouvaient dans la cour de l'école. Les premiers avaient conscience que leur sort était décidé et que leurs notes ne pouvaient plus s'augmenter d'un dixième. Ils n'avaient plus qu'une chose à faire : attendre ; et ils attendaient, comme les poules avant qu'on leur jette le grain. Mais ceux qui les accompagnaient n'observaient pas le même mutisme ; pour eux, ils discutaient, espéraient, pour eux ils vivaient.

– Ah ! Monsieur Lannoy !... Comment allez-vous ?... tant mieux... très bien ! Je vous remercie... Qi-ue je suis heureux de vous voir !... Madame Lannoy est en bonne santé ? Parfait !...

Et M. Planchette, directeur d'école au chef-lieu, semblait ne plus devoir quitter la main de son collègue. Il affectait cette très grande politesse qui est le masque de l'hypocrisie.

– Avez-vous quelque élève à l'examen ?

– Un seul.

M. Planchette prit M. Lannoy sous le bras, familièrement, et le conduisit vers le jardin.

– Parle-t-on, « de vos côtés », des élections au Conseil départemental ?... La question des syndicats d'instituteurs les rend particulièrement importantes !... Le public et le gouvernement ont les yeux sur nous... L'heure est grave !... Vous recevrez mon programme en temps utile.

– J'ignorais que vous fussiez candidat.



– J’ai été sollicité de façon si amicale et si instante que c’eût été trahir notre cause que de me dérober.

– Monsieur !... Monsieur Lannoy !...

– Qui m’appelle ?... Ah ! c’est mon écolier Latruffe.

– Monsieur, on va dire les résultats !

– Sapristi ! jura M. Planchette, nous causons et le temps passe. Alors, c’est entendu, je compte sur vous comme vous pourrez compter sur moi... Mes hommages à Madame !

Tout le monde se précipitait vers une porte dans l’encadrement de laquelle se tenait M. Ledoyen, directeur de l’École normale, entouré d’inspecteurs et de professeurs. Bien des candidats, tout à l’heure impatients de connaître leur sort, voudraient qu’on prolongeât l’incertitude qui autorise l’espérance.

– Silence ! fit le Directeur.

Et le silence s’abattit soudain sur les têtes houleuses. On tendait l’oreille pour mieux entendre, on se hissait sur la pointe des pieds pour mieux voir, et sur toutes ces figures anxieuses, M. Ledoyen promenait son regard indifférent. Enfin, il parla.

– Beaumont, Chazelet...

Les noms, donnés par ordre alphabétique, tombaient de sa bouche à intervalles égaux ; tout passage d’une lettre à une autre était l’exécution brutale d’un ou de plusieurs aspirants, de ceux dont les noms commençaient par cette lettre. Ils n’osaient pleurer. Un espoir absurde mais tenace les immobilisait. Le directeur appelait toujours...

– ... Gallois...

Fred s’esquiva de la cohue où il étouffait ; un rire machinal traduisit son contentement, et il répétait : « Ça y

est ! ça y est !... » Mais brusquement il revint vers la foule.

– Latruffe ! entendit-il.

Il le chercha, et lui serrant les mains :

– Très bien, bravo !

– Vous vous connaissez donc ? demanda M. Lannoy.

– Oh ! oui, beaucoup depuis ce matin !... Mais je vous laisse pour suivre mon professeur. Au revoir, Latruffe !... Bonjour, monsieur.

Les refusés avaient des attitudes diverses ; si d’aucuns bravaient leur mauvaise fortune, la plupart ne pouvaient dissimuler leur accablement ; et leurs pères qui avaient consenti à des sacrifices, leurs maîtres qui s’étaient dévoués ne trouvaient pas, dans leur propre tristesse, de paroles réconfortantes ; et ils s’acheminèrent lentement vers la gare ou vers les hôtels.

Quant aux admissibles, ils riaient, s’interpellaient, s’adressaient de réciproques félicitations. Ils pouvaient disposer de leurs après-midi, mais devaient rentrer à l’École pour y dîner et y coucher. Ils allèrent de café en brasserie, de la Promenade publique à la Place du Marché ; hélas ! les petites villes sont mornes, et le souci des épreuves du lendemain eut bientôt chassé leur joie éphémère.

À huit heures ils étaient au réfectoire fort embarrassés de leur personne ; ils buvaient du bout des lèvres et avalaient des mets à contrecœur ; des habitudes contractées depuis l’enfance leur devenaient suspectes : fallait-il rompre ou couper le pain, déployer la serviette sur la poitrine ou la poser sur les genoux, découper la viande en petits morceaux ou ne l’entamer que bouchée après bou-